

Un refuge dans ce monde impitoyable. La famille assiégée,
Christopher Lasch, 2012 (1977)

Compte rendu :

***Un refuge dans ce monde impitoyable. La famille
assiégée, Christopher Lasch, 2012 (1977)***

Simon Chaunu

Publié en 1977 aux États-Unis sous le titre *Haven in a Heartless World : The Family Besieged* par l'historien Christopher Lasch (1932-1994), et traduit en français il y a seulement quelques années¹, *Un refuge dans ce monde impitoyable* est une enquête historique dont le sujet se situe « à l'intersection de la théorie, de l'idéologie et de la pratique sociale » (Lasch, 2012 : 46). En effet, il s'agit tout autant d'une histoire de la famille nucléaire bourgeoise que des théories savantes sur celle-ci, ainsi que des politiques familiales déployées pour pallier ses supposées défaillances.

Le but de Lasch est de mettre en évidence comment la famille moderne est en réalité menacée dans ses fonctions de socialisation tant par le marché que par l'État, et de quelle manière cette transformation historique est euphémisée et soutenue par l'orthodoxie savante dominante dans les sciences sociales anglo-saxonnes. Loin d'être un succès, cet accaparement des fonctions familiales par de grandes organisations privées comme publiques — écoles, tribunaux, hôpitaux, cliniques, etc. — déboucherait, selon lui, sur l'apparition d'un individu narcissique, incapable de nouer des relations durables tant avec autrui qu'avec le monde.

Cette thèse est explorée plus en détail dans deux ouvrages suivants, *La culture du narcissisme* (*The Culture of Narcissism*, 1979) et *Le moi assiégé* (*The Minimal Self*, 1984), formant ainsi une sorte de trilogie où Lasch cherche à discerner la nouvelle personnalité américaine qui s'impose à partir des années 1970. À l'encontre des ouvrages célébrant ou déplorant la victoire d'un individualisme hédoniste, l'historien dépeint sombrement « la vie américaine à un âge de déclin des espérances » (pour reprendre le sous-titre du second ouvrage). En effet, la quête du bonheur marchand et le culte des relations interpersonnelles dissimulent l'extension de la logique de la compétition économique à tous les domaines de l'existence — dont, on l'aura compris, la famille.

¹Il faut souligner ici la qualité de la traduction, des notes de mise en contexte, ainsi que de l'introduction à l'édition française, toutes dues à Frédéric Joly, qui avait déjà traduit d'autres ouvrages de Lasch, dont *Le seul et vrai paradis* (2002).

Une revue de littérature critique toujours pertinente

Avant tout, il est important d'expliquer pourquoi *Un refuge dans ce monde impitoyable*, paru il y a de cela quatre décennies, peut tout de même intéresser des sociologues se penchant sur les enjeux contemporains de la famille. Tout d'abord, il s'agit d'une revue de littérature à mon sens exemplaire : Lasch recense et examine avec minutie un grand nombre de travaux théoriques et empiriques que les sciences humaines ont produit au sujet de la famille nucléaire moderne, en particulier dans le contexte états-unien. Surtout, il montre comment, sous les apparences de la nouveauté, les mêmes thèses ont été en substance répétées et débattues depuis plus d'un siècle.

Ensuite, il faut insister sur le caractère critique de cette étude : en historien fortement marqué à la fois par le matérialisme historique et la psychanalyse freudienne, Lasch s'attaque frontalement à « l'orthodoxie », pour reprendre son propre terme, qui a dominé, et domine toujours, en sociologie, en anthropologie et en psychologie. Peu impressionné par la rhétorique humaniste et progressiste de ses adversaires, il met en cause leurs théories autant pour leurs failles scientifiques que pour leur caractère idéologique, comme nous le verrons plus loin. Il n'est pas question ici d'accepter tous les arguments de Lasch dans ce débat, et je reviendrai à la fin de ce compte-rendu sur ce qui m'apparaît être des faiblesses dans son raisonnement.²

La famille nucléaire bourgeoise dans la société capitaliste avancée

L'argument principal de Lasch est que la famille nucléaire, institution majeure de la société bourgeoise qui prit son essor dès le XVIII^e siècle,

² Cette critique d'inspiration marxiste suscita de fortes réactions lors de sa première publication, bien que Lasch n'avait pas encore atteint le statut d'intellectuel public qui fut plus tard le sien dans les années 1980 et 1990. Comme le note son biographe Eric Miller, ce livre fut, à la surprise de Lasch, bien reçu par les conservateurs (bien qu'ils négligèrent son anticapitalisme), et très mal reçu par certain-e-s de ses allié-s à gauche, en raison de son rejet du modèle supposé plus égalitaire de la « famille démocratique ». (Miller, 2010 : 195-220). Lasch reviendra lui-même sur cette réception inattendue dans la préface à la réédition de 1978 de ce livre (traduite et incluse dans l'édition française).

était condamnée à « échouer », au sens où sa mission d'assurer une protection face au marché et à l'État moderne était vaine. Ainsi, selon l'historien, « dès l'instant où la conception de la famille comme refuge est apparue au plan historique, les forces qui, précisément, avaient donné naissance à la nouvelle sphère privée commencèrent à l'affaiblir » (Lasch, 2012 : 322). Il rappelle comment, tout au long du XIX^e siècle, se sont succédé des campagnes pour propager un nouveau mode de vie centré sur le foyer, au nom d'une nouvelle moralité éclairée et hygiéniste, en particulier contre les pratiques coutumières préindustrielles des classes populaires. La domesticité bourgeoise devait remplacer l'ancien ordre communautaire déjà mis en lambeaux par l'expansion du capitalisme industriel et de ses superstructures politiques. Le but était à la fois de rationaliser les conduites au nom de la nouvelle éthique du travail, et d'offrir un lieu où pouvaient se développer, en compensation, les émotions et l'affectivité chassées du reste du nouvel ordre social.

Selon Lasch, ce fragile équilibre ne pouvait durer, d'autant plus que le développement historique du capitalisme menait, en Occident, à la création de vastes organisations bureaucratiques publiques et privées visant à « socialiser »³ des activités autrefois assumées par des groupes sociaux localisés et restreints. Cette transformation de grande ampleur impliquait notamment le déploiement d'une industrie du loisir, du divertissement et de la publicité, afin de déterminer les comportements des consommateurs dans leur « temps libre ». Je reviendrai plus loin sur les conséquences éthiques de cette transition vers le consumérisme, en lien avec l'émergence d'une personnalité narcissique privilégiant la satisfaction immédiate de ses désirs.

Outre la « socialisation » de la production et de la consommation, la société industrielle avancée du XX^e siècle mit en place la socialisation de la reproduction, c'est-à-dire des activités de soin et d'éducation prises en charge par la famille. Avec maints détails Lasch décrit ce processus, qui ne fut absolument pas, par ailleurs, le résultat d'une fatalité historique :

³ Lasch utilise ici la notion de « socialisation » dans le sens de la tradition marxiste en sciences sociales, c'est-à-dire pour qualifier le processus de concentration et de centralisation d'activités dans des unités sociales plus grandes (par exemple, le passage de la production artisanale à la production en usine). Pour des précisions supplémentaires, cf. Duménil, Löwy et Renault, 2009 : 110-111.

c'était en effet « le produit de luttes concrètes pour le pouvoir » (Lasch, 2012 : 47). Ceux et celles qu'il nomme les « pathologistes sociaux » — éducateur·rice·s, travailleur·euse·s sociaux·ales, psychiatres, conseiller·ère·s conjugaux·ales, les professions médicales et d'assistance sociale en général — s'activèrent pour la mise en place de programmes visant à accaparer les fonctions parentales, dans un contexte où la famille nucléaire était considérée comme l'institution défailante de la société urbaine moderne, la source de névroses et de comportements inadaptés.

Lasch analyse avec minutie cet idéal thérapeutique de prévention et de guérison, fonctionnant comme une nouvelle religion, post-chrétienne, remplaçant le salut par le bien-être psychique et physique, et le péché et la culpabilité par la maladie. Il met surtout en lumière la longue histoire de cette idéologie, de ses transformations et de ses redéfinitions. Déjà défendue par les médecins éclairés du XIX^e siècle, agissant en missionnaires du nouvel évangile auprès des masses paysannes et ouvrières, l'essor de la psychiatrie clinique après la Seconde Guerre mondiale l'a remis au goût du jour, dans l'espoir de soigner et de rationaliser des sociétés traumatisées par les massacres de masse et la peur d'un nouveau conflit. Ironiquement, cette « nouvelle Église catholique » produisit sa propre hérésie protestante, les « thérapeutes radicaux » des années 1960 et 1970, qui lieront cette idéologie à la contre-culture naissante.

La critique de l'orthodoxie savante dans les sciences sociales anglo-saxonnes

Dans cette histoire d'ingénierie sociale à grande échelle, les sciences sociales ont joué un rôle majeur, tant idéologique que pratique, notamment en permettant le raffinement de ces techniques appliquées de contrôle social. Lasch rend compte des diverses théories de la famille, en commençant avec les controverses historiographiques sur la famille primitive matriarcale à la fin de XIX^e, puis le changement de paradigme menant à des études sociologiques empiriques sur les dynamiques familiales (particulièrement en milieu urbain, avec l'École de Chicago). Vient ensuite le renouveau de l'anthropologie dans les années 1930 avec le paradigme culturaliste, suivi dans l'après-guerre par la tentative d'édification d'une

théorie sociale unifiée par Talcott Parsons, avec une analyse structuro-fonctionnaliste de la place de la famille dans la société moderne. Enfin, Lasch revient sur les courants « révisionnistes » en sociologie et en psychologie de son époque, les années 1970.

Très peu de ces tentatives pour penser la famille dans la société industrielle avancée sont convaincantes aux yeux de Lasch, mis à part, malgré leurs défauts, les contributions de quelques hérétiques et marginaux (Carl Zimmerman, Willard Waller, et surtout les exilés de l'école de Francfort, Max Horkheimer et le premier Erich Fromm en tête). L'historien veut surtout mettre ici en lumière le fait que l'orthodoxie savante privilégie une lecture du social anti-dialectique et anti-matérialiste, considérant la société comme un vaste ensemble de relations de communication ayant ses lois propres, indépendantes de la volonté humaine et donc située en dehors de la contingence historique. Mais si les conflits d'intérêts matériels sont ignorés ou euphémisés, un autre conflit est mis de côté, selon Lasch, et cela de manière encore plus préjudiciable : celui entre la culture et la nature, entre la civilisation et les pulsions, étudié par la psychanalyse.

D'ailleurs, *Un refuge dans un monde impitoyable* peut aussi être considéré comme une histoire de la réception de l'œuvre freudienne par les sciences sociales, tout du moins dans le monde anglo-saxon. Si Lasch est redevable des tentatives de synthèse freudo-marxiste par l'École de Francfort et ses satellites, il met en évidence comment tous les grands sociologues et anthropologues anglophones ont essayé d'intégrer cette pensée tout en la dé-radicalisant, en prétendant éliminer le « déterminisme biologique » de Freud, ou ses présupposés contre la sexualité et la psyché féminines. Au-delà de la controverse savante entre les freudiens orthodoxes et les psychanalystes révisionnistes, ce déni du conflit entre la culture et les pulsions va directement dans le sens des projets d'ingénierie sociale mentionnés plus haut, selon l'historien.

La réforme de la psychanalyse proposait de combattre la solitude de la vie moderne non pas en éliminant ses causes, mais en instituant des mesures prophylactiques destinées à améliorer la santé mentale du public : une meilleure éducation, une adaptation des attitudes et un progrès général de la raison éclairée » (Lasch, 2012 : 187).

Des mesures dont le succès est bien incertain, comme nous allons le voir.

L'émergence d'une personnalité narcissique et ses conséquences politiques

Tous les fils que Lasch entremêle avec brio dans cet ouvrage mènent finalement à cette interrogation : quelles ont été les conséquences de tous ces processus historiques sur le caractère américain ? Reprenant ici la théorie de Max Weber sur « l'esprit du capitalisme », l'historien considère que l'individualisme bourgeois qui avait triomphé dans les premiers temps du capitalisme était fondé sur l'ajournement de la satisfaction des désirs. Mais, comme cela a déjà été remarqué plus haut, la triple socialisation de la production, de la consommation et de la reproduction, au XX^e siècle, bouleverse cette situation. La société industrielle/capitaliste avancée produit donc une personnalité narcissique, associée à une nouvelle éthique, celle de la satisfaction immédiate des désirs. Cependant, pour Lasch, ce nouvel hédonisme, accompagné d'une valorisation des relations interpersonnelles, n'est que la façade d'un type inédit d'aliénation.

Éduqué par l'école, les médias, les groupes de pairs ou des institutions d'assistance, l'enfant perçoit la famille comme un lieu émotionnellement froid, sans discipline en raison d'un idéal permissif, mais aussi sans amour en raison d'un idéal des « engagements qui n'engagent à rien » (Lasch, 2012 : 267). Sous les apparences d'une famille « démocratique » paisible et détendue, des sentiments profonds couvent et peinent à s'exprimer. L'individu contemporain est alors caractérisé par une attitude passive et superficiellement sociable, cependant qu'il refoule en permanence sa crainte de la honte et de l'abandon.

Lasch tire des conclusions politiques plus générales de cette transition vers un nouveau type dominant de personnalité. Ainsi, le Narcisse moderne méprise les autorités, mais n'est pas assez ferme pour s'y opposer afin de faire valoir ses droits. À la fois sceptique et crédule, il se résigne à obéir à des institutions qui prétendent faire de la loi une technique axiologiquement neutre de maintien de l'ordre, tout en laissant la corruption s'installer du moment qu'elle permet toujours le fonctionnement du système. Le déclin de l'autorité, dans la famille comme dans la société plus généralement, ne conduit donc non pas à la révolte, mais à la passivité.

Une critique sociale toujours actuelle malgré ses défauts

On peut raisonnablement penser que Lasch fait ici un saut de l'étude de la vie familiale à la critique politique, bien qu'il justifie de manière convaincante et à de nombreuses reprises l'importance de ce milieu pour la formation de traits de caractère essentiels — et ce, même quand (ou surtout quand) la famille est « dysfonctionnelle ». Il est également possible de critiquer le fait qu'il s'appuie assez peu sur des études empiriques directes pour défendre son propre mode d'interprétation, préférant puiser dans d'autres travaux des éléments qui vont dans son sens.

Surtout, on peut lui reprocher que cette critique sociale appuyée sur la psychanalyse freudienne tend en réalité à être ambivalente quant à ce qui est pourtant sa Némésis dans cet ouvrage et les suivants : l'idéologie de la médicalisation du social et du politique. Contre cette doctrine invitant à régler les problèmes sociaux en les laissant à la charge d'une élite d'expert·e·s, Lasch a tout au long de sa vie plaider pour une politique par et pour les masses⁴, tout en reprenant des catégories issues du champ de la psychiatrie et de la psychologie clinique pour caractériser des phénomènes sociaux et culturels. Le lecteur ou la lectrice, même convaincue, en vient alors à se demander : comment des individus « malades », « pathologiques », « narcissiques », peuvent-ils de manière collective à la fois « guérir » et transformer radicalement les structures sociales ? Lasch nuance son propos par la suite, en affirmant que le narcissisme pathologique n'est que la forme extrême d'un type de personnalité devenu dominant, mais la question demeure.

Malgré ces problèmes, il est difficile de nier que Lasch avait remarquablement perçu des tendances historiques de longue durée. Bien sûr, quatre décennies plus tard, la situation a dialectiquement évolué, du moins en ce qui concerne les États-Unis. Les politiques néolibérales ont considérablement amoindri le rôle de cet État-providence paternaliste dont Lasch se méfiait, tandis que la « main droite de l'État » (police, justice, etc.) s'est renforcée (Bourdieu, 1998 ; Dardot et Laval, 2010). Non que les

⁴ Lors de la rédaction de ce livre, Lasch se déclarait partisan d'une forme de socialisme démocratique. Toutefois, son opposition croissante à l'idéologie du Progrès l'amènera à se définir plus tard comme un « populiste » (dans un sens bien différent de celui qui lui est donné actuellement).

idéaux et méthodes thérapeutiques se soient estompés, bien au contraire, mais ce sont d'innombrables entreprises privées qui les diffusent désormais, grâce à un vaste et lucratif marché du développement personnel (Brunel, 2008).

Enfin sa critique de « l'orthodoxie sociologique » doit rester pour nous un avertissement quant au risque d'euphémiser et de justifier des phénomènes sociaux problématiques au nom d'une conception déconflictualisée du social et sous couvert d'une bien mince rhétorique progressiste. Lasch nous rappelle ainsi que l'autonomie du champ scientifique doit également être défendue contre des institutions ou des projets affichant des intentions bienveillantes.

Bibliographie

BOURDIEU, Pierre (1998). *Contre-feux*, tome 1 : Propos pour servir à la résistance contre l'invasion néo-libérale, Paris : Raisons d'agir, 123 p.

BRUNEL, Valérie (2008). *Les managers de l'âme. Le développement personnel en entreprises, nouvelle pratique de pouvoir ?*, Paris : La Découverte, 206 p.

DARDOT, Pierre et Christian LAVAL (2009). *La nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale*, Paris : La Découverte, 497 p.

DUMÉNIL Gérard, Michaël LÖWY et Emmanuel RENAULT (2009). *Les 100 mots du marxisme*, Paris : Presses universitaires de France, 128 p.

LASCH, Christopher (2012). *Un refuge dans ce monde impitoyable. La famille assiégée*, Paris : Éditions François Bourin, 411 p.

MILLER, Eric (2010). *Hope in a Scattering Time: A Life of Christopher Lasch*, Grands Rapids : Williams B. Eerdmans Publishing Company, 394 p.